

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-UNIÈME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1818.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

TOME I.

A PARIS,

Chez { LEFÈVRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉPERON;
DETERVILLE, LIBRAIRE, RUE HAUTEFEGILLE.

M. DCCC. XVIII.

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

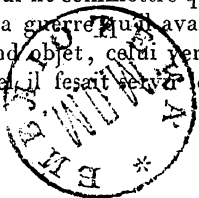
AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Ces lettres embrassent un espace de plus de soixante années : et M. de Voltaire , jeune et peu connu , dans la force de l'âge et au milieu des persécutions , vieux et au comble de la gloire , y paraît toujours le même. On le voit s'occuper de ses ouvrages avec une activité infatigable , en riant le premier de l'importance qu'il y attache ; plaisantant sur leurs défauts , mais sérieusement passionné pour les progrès et les intérêts de l'humanité ; prodiguant les railleries à ses critiques , ou se livrant contre eux à sa colère , mais haïssant les oppresseurs et les fanatiques bien plus que ses ennemis ; cherchant à ménager l'amour propre des gens de lettres , faisant à la paix des sacrifices qu'on n'eût osé lui proposer ; saisissant avec avidité l'occasion d'encourager le talent , de soulager la misère , de défendre l'opprimé ; violent et bon , sensible et gai ; unissant enfin une philosophie profonde à quelques petites choses que les gens du monde lui reprochaient avec amertume , et qu'il avait prises en vivant avec eux.

Ces lettres où il paraît tout entier , où il montre à ses amis ses faiblesses , ses mouvemens d'humeur , ses projets de vengeance comme sa bienfaisance et sa sensibilité , ses terreurs comme son courage ; ces lettres sont la meilleure réponse qu'on puisse opposer à ses nombreux ennemis. Ce n'est pas une confession faite avec ostentation , écrite pour le public , où l'auteur se présente comme il veut être vu ; c'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les momens de sa vie , et qui se laisse voir sans chercher à se montrer ou à se cacher.

Ces lettres prouvent que , si la philosophie de ses ouvrages a suivi , dans sa hardiesse , les progrès de la liberté de penser , celle de son esprit fut toujours la même ; que la crainte de se compromettre lui fit commettre quelques fautes , mais ne suspendit jamais la guerre qu'il avait déclarée à la superstition. C'était son grand objet , celui vers lequel il dirigeait tous ses travaux , auquel il faisait servir le succès des ouvrages qui y



paraissaient les plus étrangers. Souvent il paraît occupé d'une tragédie nouvelle, de la faire jouer, d'en assurer la réussite ; mais d'autres lettres apprennent que cette réussite lui semble nécessaire pour échapper à la persécution dont le menace un ouvrage utile qu'il va faire paraître.

On n'a pas imprimé toutes les lettres qu'on a pu recueillir ; on a supprimé celles qui , n'apprenant rien ni sur l'auteur ni sur ses ouvrages , qui , ne renfermant aucun jugement sur les hommes , sur les affaires ou sur les livres , n'auraient pu avoir d'intérêt.

Nous serons contents si les lecteurs trouvent que , de tous les hommes célèbres dont on a imprimé les lettres après leur mort , il est le premier qui n'ait pas ennuyé , et qui ait pu être lu pour le seul plaisir de lire.

AVIS DES NOUVEAUX ÉDITEURS.

Nous avons réuni à cette collection un grand nombre de lettres de M. de Voltaire qui n'avaient pu entrer dans l'édition de Kehl. Une partie a déjà été publiée isolément dans divers recueils ; le reste est absolument inédit. Les pièces ajoutées à la présente édition sont précédées d'un astérisque (*). Parmi les anciennes , il en est plusieurs dont le texte avait été altéré , ou dont les dates étaient inexactes : nous avons rétabli les unes dans leur pureté , d'après les originaux qui nous ont été communiqués , et placé les autres aux véritables époques auxquelles elles appartiennent. Ces changemens sont indiqués par des notes particulières placées au bas des pièces.

CORRESPONDANCE

GÉNÉRALE.

1. — A M^{ME} LA MARQUISE DE MIMÉURE.

1715.

J'ai vu, madame, votre petite chienne, votre petit chat, et mademoiselle Aubert. Tout cela se porte bien, à la réserve de mademoiselle Aubert qui a été malade, et qui, si elle n'y prend garde, n'aura point de gorge pour Fontainebleau. A mon gré, c'est la seule chose qui lui manquera, et je voudrais de tout mon cœur que sa gorge fût aussi belle et aussi pleine que sa voix.

Puisque j'ai commencé par vous parler de comédiennes, je vous dirai que la Duclos ne joue presque point, et qu'elle prend tous les matins quelques prises de séné et de casse, et le soir plusieurs prises du comte d'Uzès. N*** adore toujours la dégoûtante Lavoye; et le maigre N*** a besoin de recourir aux femmes, car les hommes l'ont abandonné. Au reste, on ne nous donne plus que de très-mauvaises pièces jouées par de très-mauvais acteurs. En récompense, mademoiselle de Montbrun récite très-joliment des pièces comiques. Je l'ai entendue déclamer des rôles du Misanthrope avec beaucoup d'art et beaucoup de naturel. Je ne vous dis rien de l'Important (1), car je vous écris avant la représentation, et je veux me réserver une occasion de vous écrire une seconde fois.

(1) On ne connaît qu'une comédie de ce nom, par Brueys, jouée pour la première fois en 1693. (*Édit. de Kehl.*)

On joue à l'Opéra *Zéphire et Flore* (1). On imprime l'*Anti-Homère* de Terrasson, et les vers héroïques, moraux, chrétiens et galans de l'abbé du Jari. Jugez, madame, si on peut en conscience m'interdire la satire ; permettez-moi donc d'être un peu malin.

J'ai pourtant une plus grande grâce à vous demander. C'est la permission d'aller rendre mes devoirs à M. de Mimeure et à vous, dans l'un de vos châteaux où peut-être vous ennuyez-vous quelquefois. Je sais bien que je perdrais auprès de vous tout le fiel dont je me nourris à Paris ; mais afin de ne me pas gâter tout-à-fait, je ne resterais que huit ou dix jours avec vous. Je vous apporterais ce que j'ai fait d'*OEdipe*. Je vous demanderais vos conseils sur ce qui est déjà fait, et sur ce qui n'est pas travaillé ; et j'aurais à M. de Mimeure et à vous une obligation de faire une bonne pièce.

Je n'ose pas vous parler des occupations auxquelles vous avez dit que vous vous destiniez pendant votre solitude. Je me flatte pourtant que vous voudrez bien m'en faire la confidence toute entière ;

Car nous savons que Vénus et Minerve
De leurs trésors vous comblent sans réserve.
Les Grâces même et la troupe des Ris,
Quoiqu'ils soient tous citoyens de Paris,
Et qu'en ces lieux ils se plaisent à vivre,
Jusqu'en province ont bien voulu vous suivre.

Ayez donc la bonté de m'envoyer, madame, signée de votre main, la permission de venir vous voir. Je n'écris point à M. de Mimeure, parce que je compte que c'est lui écrire en vous écrivant. Permettez-moi seulement, madame, de l'assurer de mon respect et de l'envie extrême que j'ai de le voir.

(1) Tragédie-opéra de Duboulay, musique des fils de Lully, représentée en 1688, et reprise en 1715. (*Édit. de Kehl.*)

2. — A LA MÊME.

1716.

ON ne peut vaincre sa destinée : je comptais, madame, ne quitter la solitude délicieuse où je suis que pour aller à Sulli ; mais M. le duc et madame la duchesse de Sulli vont à Villars, et me voilà, malgré moi, dans la nécessité de les y aller trouver. On a su me déterrer dans mon ermitage pour me prier d'aller à Villars, mais on ne m'y fera point perdre mon repos (1). Je porte à présent un manteau de philosophe dont je ne me déferai pour rien au monde.

Vous ne me reverrez de long-temps, madame la marquise ; mais je me flatte que vous vous souviendrez un peu de moi, et que vous serez toujours sensible à la tendre et véritable amitié que vous savez que j'ai pour vous. Faites-moi l'honneur de m'écrire quelquefois des nouvelles de votre santé et de vos affaires ; vous ne trouverez jamais personne qui s'y intéresse autant que moi.

Je vous prie de m'envoyer le petit emplâtre que vous m'avez promis pour le bouton qui m'est venu sur l'œil. Surtout ne croyez point que ce soit coquetterie, et que je veuille paraître à Villars avec un désagrément de moins. Mes yeux commencent à ne me plus intéresser qu'autant que je m'en sers pour lire et pour vous écrire. Je ne crains plus même les yeux de personne ; et le poème de Henri IV et mon amitié pour vous sont les deux seuls sentimens vifs que je me connaisse.

(1) M. de Voltaire avait eu une passion très-violente pour madame la maréchale de Villars ; il disait dans la suite que c'était la seule qui l'eût emporté sur l'amour du travail, et qui lui eût fait perdre du temps. (*Edit. de Kehl.*)

3. — A LA MÊME.

1716.

JE vais demain à Villars : je regrette infiniment la campagne que je quitte, et ne crains guère celle où je vais.

Vous vous moquez de ma présomption, madame, et vous me croyez d'autant plus faible que je me crois raisonnable. Nous verrons qui aura raison de nous deux. Je vous réponds, par avance, que si je remporte la victoire, je n'en serai pas fort enorgueilli.

Je vous remercie beaucoup de ce que vous m'avez envoyé pour mon œil ; c'est actuellement le seul remède dont j'ai besoin, car soyez bien sûre que je suis guéri pour jamais du mal que vous craignez pour moi : vous me faites sentir que l'amitié est d'un prix plus estimable mille fois que l'amour. Il me semble même que je ne suis point du tout fait pour les passions. Je trouve qu'il y a en moi du ridicule à aimer, et j'en trouverais encore davantage dans celles qui m'aimeraient. Voilà qui est fait ; j'y renonce pour la vie.

Je suis sensiblement affligé de voir que votre colique ne vous quitte point ; j'aurais dû commencer ma lettre par là. Mais ma guérison, dont je me flatte, m'avait fait oublier vos maux pour un petit moment.

S'il y a quelques nouvelles, mandez-les-moi à Villars, je vous en prie. Conservez, si vous pouvez, votre santé et votre fortune. Je n'ai rien de si à cœur que de trouver l'une et l'autre rétablies à mon retour. Écrivez-moi au plus tôt comment vous vous portez.